



HAL
open science

Errances et corpographies urbaines

Paola Berenstein-Jacques

► **To cite this version:**

Paola Berenstein-Jacques. Errances et corpographies urbaines. 1st International Congress on Am-
biances, Grenoble 2008, Sep 2008, Grenoble, France. pp.331-334. halshs-00836176

HAL Id: halshs-00836176

<https://shs.hal.science/halshs-00836176>

Submitted on 20 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Errances et corpographies urbaines

Paola Berenstein-Jacques

PEUT-ON EXPLORER LE CHAMP des rapports de possibilité entre corps et ville comme un processus de formation d'ambiance urbaine, celle-ci étant entendue comme un ensemble de conditions qui actualisent constamment ce processus? Corps et ville—le corps humain et le corps urbain—entretiennent des rapports, même de façon involontaire, à travers toute expérience urbaine. La ville est lue par le corps, notamment à partir des errances urbaines, et le corps exprime cette synthèse dans sa propre corporéité par ce qu'on peut définir comme une corpographie urbaine.

Cet essai s'appuie sur deux thématiques différentes mais complémentaires: d'une part, un constat critique de la ville spectacle, du processus contemporain de spectacularisation urbaine; d'autre part, un éloge des errances urbaines qui font partie de ce que nous pouvons désigner comme expérience participative des villes et antidote au spectacle au sens donné par Guy Debord. Le processus de spectacularisation urbaine a déjà fait l'objet de nombreuses critiques: il serait produit par une réduction de cette participation citoyenne réclamée par Debord, par une occultation de l'acteur urbain qui devient un spectateur passif, mais aussi par un retrait de l'action en tant que telle, c'est-à-dire de l'expérience physique urbaine en tant que pratique quotidienne telle qu'on l'observe dans les errances urbaines. À côté de l'histoire officielle de l'urbanisme, il a toujours existé une critique—fût-elle marginale—de cette transformation des villes en spectacle urbain par des interventions urbanistiques expertes. Le fil conducteur qui relie ces thèmes est la problématique du corps ou, comme dirait Milton Santos, de «la corporéité des hommes lents». La réduction de l'action urbaine par le spectacle entraîne, en effet, une perte de corporéité, une perte de la chair des espaces urbains qui deviennent de simples décors, des espaces désincarnés. Cela invite à repenser les rapports entre le corps urbain et le corps du citoyen, perspective qui peut ouvrir des possibilités aussi bien pour une autre critique de la spectacularisation urbaine contemporaine que pour la recherche d'autres chemins pouvant mener à une perception et à une réinvention plus corporelle des villes.

Dans le vécu urbain, nos corps gardent, même à notre insu, le souvenir de nos sensations, et ces rapports sensoriels avec la ville dans leurs différentes temporalités seraient à l'opposé même de l'image urbaine figée et muée en logotype. Les décors, ou espaces spectacularisés, sont destinés à des spectateurs, alors que les errants quand ils

Chapitre 4 - Échelles

parcourent une ville font effectivement, et sans médiation, l'expérience de l'espace urbain. Une forte expérience corporelle, individuelle ou collective, ne se laisse pas réduire à un spectacle, à une simple image. Vécue, expérimentée par ses habitants, passants ou errants, la ville n'est plus un simple décor ; elle devient corps, un « autre » corps. Et de ce rapport entre le corps du citoyen et cet autre corps urbain peut surgir une autre forme d'appréhension de la ville qui devrait intéresser particulièrement les urbanistes.

À la recherche d'autres ambiances, les errances urbaines représentent justement un type spécifique d'appropriation de l'espace urbain qui n'a pas été pensé ni planifié par les urbanistes. L'errant serait celui qui entre dans un état d'esprit errant, ou mieux, d'état de corps errant. Il fait l'expérience de la ville par les pratiques, actions et parcours, plutôt qu'avec les représentations graphiques en plan ou en projection. L'errant ne voit pas la ville d'en-haut, dans une représentation assimilable à un plan. Sans nécessairement passer par une représentation cartographique, il fait l'expérience de la ville par l'intérieur. Les méthodes d'analyse contemporaine utilisées par les disciplines urbaines aussi bien que l'objet qu'elles contribuent à produire, à savoir la ville spectacle, sont de plus en plus éloignées du vécu et de la pratique courante de la ville. Pour l'urbaniste, errer pourrait être une façon de renouer avec cette expérience ordinaire, un dispositif subjectif et singulier de perception de la ville et de proposition d'ambiances urbaines autres. L'errance urbaine est une apologie de l'expérience de la ville pouvant être pratiquée par n'importe qui.

Si les urbanistes délivrent les utilisations possibles d'un espace planifié ou projeté, ce sont les pratiquants qui en font l'expérience, qui les actualisent ; et ce sont leurs appropriations, ruses et improvisations qui légitiment ou non ce qui a été projeté. Habitants, passants ou errants, ils réinventent quotidiennement ces espaces. Sans doute, est-ce l'errance qui mobilise le plus fortement non seulement la vue mais tous les autres sens. La ville saisie par le corps écrit ce qu'on pourrait désormais appeler une corpographie urbaine. La corpographie est la mémoire urbaine du corps, son mode singulier d'enregistrement de l'expérience propre de la ville. Elle montre ce que le projet urbain ne perçoit pas habituellement, ou qu'il laisse de côté, et qui ne devrait pas échapper à son champ d'action.

En réalité, l'expérience urbaine de l'errance peut être vécue de multiples façons, mais il est possible de constater trois caractéristiques, ou propriétés, plus récurrentes et interdépendantes des expériences d'errance dans la ville : celle de se perdre, celle de la lenteur et celle de la corporéité. Alors que l'urbanisme recherche l'orientation à travers les plans et les cartes, la préoccupation des errants serait plutôt de se laisser désorienter, d'oublier une routine urbaine considérée comme fondamentale et selon laquelle il convient de ne pas « se perdre ». On peut ensuite constater la lenteur des errants, ces hommes lents qui nient en acte le rythme trépidant imposé par le monde contemporain. Enfin, il y a entre le corps physique des errants et le corps de la ville une contamination résultat de l'errance à travers la ville. Cette incorporation par contamination – action immanente liée à l'effet d'une matérialité physique, corporelle qui résiste à l'attrait contemporain pour le virtuel – arrive plutôt quand on est perdu et dans un mouvement du type lent. Ces trois propriétés peuvent se manifester selon des intensités différentes dont la variété caractérise l'errance.

Errances et corpographies urbaines

Dans le processus qui va du «se perdre» au «se (ré)orienter», il est possible de reconnaître trois moments spatio-temporels distincts: l'orientation, la désorientation et la réorientation. Ceux-ci renvoient à la pensée rhizomatique de Deleuze et Guattari, principalement aux notions de territorialisation, déterritorialisation et reterritorialisation. La déterritorialisation est le moment du passage de la territorialisation à la reterritorialisation. L'intérêt de l'errant serait précisément pour ce moment-là, pour se déterritorialiser ou se perdre: épisode spatial éphémère et remarquable qui mobilise une acuité sensorielle nouvelle. En effet, quand on est perdu, on s'engage dans un mouvement ralenti qui permet d'explorer d'autres références spatio-temporelles. En fait, alors que les urbanistes essaient la plupart du temps d'annihiler la possibilité même de se perdre dans les villes, l'errant est guidé par la recherche de la possibilité¹ de se déterritorialiser, implicitement présente même lorsqu'on est territorialisé.

Pour Deleuze et Guattari, la lenteur ne serait pas, comme on peut le croire, un degré d'accélération ou de décélération du mouvement, mais plutôt un autre type de mouvement². Les mouvements de l'errant urbain sont du type lent, aussi rapides soient-ils. L'errance peut se faire à travers les moyens de transport les plus rapides, mais elle continue toujours à être lente. Car la lenteur caractérise l'état d'esprit de l'errant, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit quelque chose de nostalgique ou en rapport avec un passé où la vie était moins tumultueuse. Mais cette lenteur peut aussi être vue comme une résistance à la précipitation contemporaine. En somme, la lenteur ne se réfère pas à une temporalité absolue et objective, mais plutôt à une temporalité relative et subjective, c'est-à-dire à une autre modalité d'appréhension et de perception de l'espace urbain qui va bien au-delà de la représentation purement visuelle. Ce sont les hommes lents, comme dit Milton Santos, qui peuvent le mieux voir, appréhender et percevoir la ville et le monde, en allant au-delà des «fabulations purement imagétiques».

Propriété remarquable de l'errance, la lenteur est directement liée à la problématique du corps, ou comme disait Santos, à une corporéité³ lente dotée d'une temporalité propre. Ce genre de corporéité serait celle que Deleuze et Guattari ont mise en relation avec

-
1. On peut faire un rapprochement entre l'errant et le nomade cité par Deleuze et Guattari: «Si le nomade peut être appelé le Déterritorialisé par excellence, c'est justement parce que la reterritorialisation ne se fait pas après comme chez le migrant, ni sur autre chose comme chez le sédentaire. Pour le nomade, au contraire, c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport à la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même.» *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 473.
 2. «Lent et rapide ne sont pas des degrés quantitatifs du mouvement, mais deux types de mouvement qualifiés, quelle que soit la vitesse du premier et le retard du second», *op. cit.*, p. 460.
 3. «Plusieurs auteurs s'opposent à la notion de «corps». En particulier dans le champ de l'art, ils proposent l'idée de «corporéité», parfois même en tant qu'un «anticorps», comme Michel Bernard, qui définit la corporéité comme un «spectre sensoriel et énergétique d'intensités hétérogènes et aléatoires.», in «De la corporéité fictionnaire», *Revue Internationale de Philosophie* n° 4, 2002 (Le corps).

Chapitre 4 - Échelles

l'ensemble des essences matérielles vagues (vagabondes ou nomades) qui sont différentes des essences fixes, métriques et formelles (sédentaires)⁴. La ville, à travers l'errance, gagnerait alors une corporéité propre, singulière, non organique⁵, qui s'opposerait même à l'idée de ville-organisme qui est à la base des disciplines urbanistiques. Cette corporéité urbaine autre a des rapports affectifs et d'intensité avec la corporéité de l'errant. Ainsi définie, l'incorporation est de nature immanente: elle est l'action même du corps errant dans l'espace urbain.

Pour résumer, on peut dire que les trois propriétés les plus répandues des errances—désorientation, lenteur, «esprit de corps»—ont des rapports intimes et ramènent à l'action elle-même, c'est-à-dire à la pratique ou expérience de l'espace urbain. L'errant fait une expérience corporelle remarquable de la ville; et par cette manière d'être habitée, la ville acquiert une corporéité différente, résultat de la déterritorialisation par l'action de se perdre, de la qualité lente du mouvement et d'une détermination sensible autre.

Malgré le rapport intime entre les propriétés de l'errance, c'est peut-être l'expérience de l'incorporation qui montre de la façon la plus claire et la plus critique combien le quotidien contemporain est toujours plus spectaculaire et sans chair, combien l'expérience urbaine directe devient difficile aujourd'hui. Pourtant, en face de l'actuel spectacularisation des villes de plus en plus scénographiées, l'expérience participative, c'est-à-dire la pratique directe et impliquée telle que l'errance, peut être considérée comme un antidote à ce processus de spectacularisation. Le rapport de l'errant à la ville est de l'ordre de l'incorporation immédiate disions-nous plus haut, et c'est précisément de ce rapport intime du corps du citoyen avec cet autre corps urbain que pourrait surgir une autre façon d'appréhender et de comprendre la ville, une autre manière de penser et de fabriquer la ville contemporaine.

4. «On dirait que les essences vagues dégagent des choses une détermination qui est plus de la choséité, qui est celle de la *corporéité*, et qui implique peut-être même un esprit de corps», *op. cit.* p. 455.

5. À propos de cette idée, voir la notion de Corps sans organes (CsO) que Gilles Deleuze a reprise d'Artaud: «Le corps sans organes est un corps affectif, intensif, anarchiste, qui ne comporte que des pôles, des zones, des seuils ou des gradients. C'est une puissante vitalité non-organique qui le traverse», *Critique et Clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, p. 164.